

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
casilla correo 1298

Communications, Correspondance et Abonnements :
CASILLA CORREO N° 1298

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.80
casilla correo 1298

BUENOS AIRES, 18 Mars 1893.

DERNIERES NOUVELLES TÉLÉGRAPHIQUES

Bruxelles, 15 mars. — Les deux frères anarchistes Schoupp, sur la demande du gouvernement français, viennent d'être arrêtés par la police belge.

Un grand nombre d'armes et de machines infernales ont été saisies à leur domicile.

L'anarchiste Mathieu, soupçonné de connivence avec les frères Schoupp dans la préparation d'un complot tramé contre l'Etat, est activement recherché par les autorités.

Barcelone, 15 mars. — Un anarchiste italien, surpris, chez lui, par la police au moment où il préparait des bombes explosives, laissa tomber, dans le mouvement qu'il fit pour fuir, celle qu'il tenait à la main. L'anarchiste a été tué sur le coup par l'explosion.

Les bombes ont été séquestrées et plusieurs anarchistes arrêtés.

Bayreuth, 15 mars. — Un grave conflit vient de se produire entre soldats et paysans. Il en est résulté 2 morts et 20 blessés. La population est indignée contre la troupe.

Les soldats sont consignés dans les casernes.

Bruxelles, 15 mars. — Un complot anarchiste, qui paraît avoir de grandes ramifications dans l'intérieur du royaume, vient d'être découvert par la police.

Cadix, 16 mars. — Le gouverneur, obéissant à des instructions reçues de Madrid, fait surveiller attentivement les anarchistes qui complotent de nouveaux attentats.

Une active surveillance est également observée dans les autres provinces de l'Andalousie.

18 MARS

La Bourgeoisie croyait avoir enseveli le souvenir de cette victoire populaire sous les cadavres de la répression. Le contraire s'est produit.

Dans les premières années qui suivirent le grand massacre, le 18 Mars était commémoré en petit comité, portes bien closes, par une poignée de révolutionnaires qui, malgré que les pelotons d'exécution fonctionnassent encore, avaient gardé l'espérance de la revanche.

Leur espoir n'a pas été déçu. Dans le monde entier on fêtera, aujourd'hui, la grande date qui éclaire la route du prolétariat universel, en marche vers son affranchissement. L'esprit de révolte, que l'on croyait noyé dans le sang, grande plus formidable que jamais.

Cette Idée d'affranchissement, que la Bourgeoisie croyait avoir détruite en fusillant les ouvriers parisiens, a franchi les murs des cités et s'est répandue dans la campagne.

En 1871, c'est à peine si quelques grands centres industriels fournissaient leur contingent à la Révolution. Aujourd'hui, il serait impossible de trouver une agglomération de quelques centaines d'individus où la Révolution Sociale, cette revanche et cette continuation de la Commune, ne sera pas acclamée et affirmée. On a tout dit sur ce mouvement populaire. Les uns n'y ont vu qu'une explosion de patriotisme, d'autres moins encore.

Que nous importent les causes qui ont déterminé cet événement, l'un des plus marquants de l'histoire du prolétariat ?

Le point de départ est insignifiant. Ce qui nous intéresse, ce sont les résultats et ils sont immenses. Certes, ce fut peu de choses, que l'exécution des deux soudards Clément Thomas et Lecomte, mais elle suffit pour creuser irrémédiablement l'abîme qui sépare les travailleurs de la bourgeoisie.

Aujourd'hui, tous ceux qui souffrent de notre organisation, tous les exploités, les opprimés, tous les meurtris d'une classe odieuse, toutes ces légions de gueux, de crévés-la-faim, toute la *crapule*, enfin, a mis son espoir dans un prochain 18 Mars, dans une nouvelle Commune.

Toute l'espérance, tout l'amour et toute la haine du prolétariat se condensent dans cette laconique phrase : Ah ! quand viendra une nouvelle Commune !

La Commune, battue hier, enfantera la Commune de demain. Elles n'auront qu'un point de ressemblance : le nom. L'Idée qui a présidé au 18 Mars 1871, s'est développée ; elle a pris corps, elle a pénétré les cerveaux les plus rebelles. Elle ne se limite plus à l'autonomie communale, à l'union des classes ; elle embrasse le problème social dans son ense-

ble. Cette Idée, si timide il y a vingt-deux ans, comporte aujourd'hui l'autonomie de l'individu et l'abolition des classes.

La revanche de la Commune, c'est la transformation sociale, c'est l'anéantissement de tout ce qui constitue notre ordre social. Que les travailleurs qui aspirent après leur émancipation, n'oublent pas le passé quand ils se décideront à briser leurs chaînes. Qu'ils ne confient à personne le soin d'arranger leur sort, de diriger leur action. Le prolétariat d'aujourd'hui ne doit avoir qu'un chef : l'Idée. Ce n'est pas l'heure de récriminer contre les fautes commises, mais qu'elles nous servent de leçon pour la prochaine bataille.

Nous n'avons pas à attendre le mot d'ordre de personne, nous ne devons recevoir de conseils de qui que ce soit. Ce que nous voulons, c'est la Liberté et l'Egalité. Tout ce qui s'oppose à la réalisation de notre idéal est un ennemi et doit être traité en ennemi.

La bourgeoisie a été féroce dans la répression, nous devons être implacables dans la revanche. Le 18 Mars 1871 a débuté par un timide acte de justice ; le 18 Mars de demain doit débiter par l'anéantissement de tout ce qui constitue la bourgeoisie : Banques, notariats, archives, casernes, prisons, palais d'Injustices, police, magistrature, armée, législateurs, exploiters de tous poils et de tout acabit, toutes ces monstruosités, toute cette pourriture, doivent disparaître tout d'abord. Ce n'est qu'après avoir détruit le monde bourgeois, que nous pourrions songer à bâtir l'édifice de l'avenir.

Souvenons-nous que le 18 Mars eut pour épilogue la Semaine de Mai. Cet égorgement systématique d'un peuple ne serait rien comparé à celui qui suivrait une nouvelle défaite du prolétariat.

Il a fallu un quart de siècle d'une propagande incessante, des prodiges de dévouement et de courage, pour fermer la plaie ouverte au flanc du prolétariat par les bayonnettes bourgeoises. Une nouvelle défaite le jetterait, pour toujours peut-être, sous les pieds des exploiters.

Coûte que coûte, il nous faut sortir vainqueurs de la prochaine et dernière bataille. Que chacun se pénétre bien de ses droits et de ses devoirs. C'est pour avoir ignoré les uns et négligé les autres, que nous avons toujours été battus. Méfions-nous des Judas et des routiniers : ces derniers rendent possibles les premiers.

Arrière les petites ambitions, les endormeurs, les paroliers. Assez de demi-mesures, de fausse pitié, d'imbécile sensiblerie. On ne discute pas avec ses ennemis, on les supprime. Qui n'est pas avec nous est contre nous. Nous voulons la Révolution, et par la Révolution la Liberté, l'Egalité, la Justice. Nous ne voulons plus rien du passé ; tout ce qui nous le rappelle, tout ceux qui voudraient le continuer, en re-

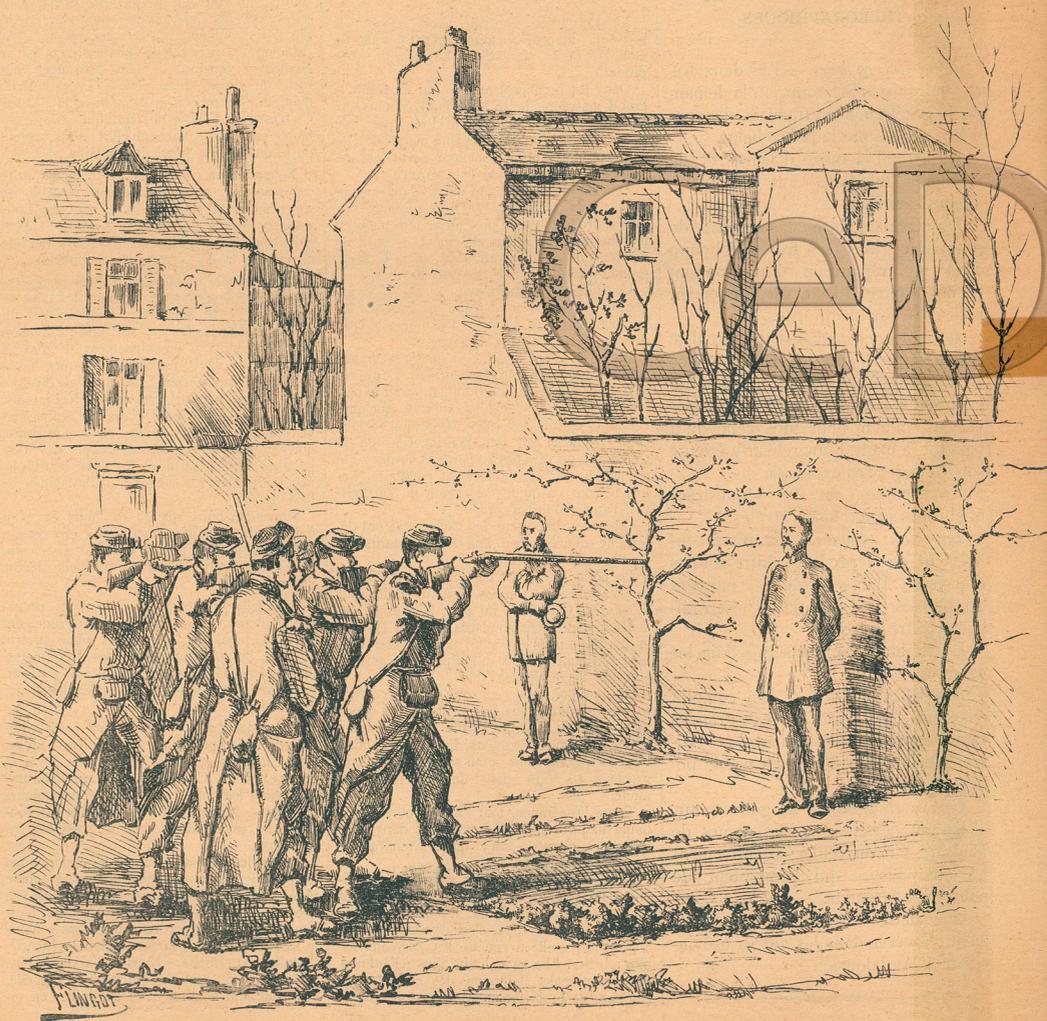
NUMERO SPECIAL DE LA LIBERTÉ

VINGT-DEUXIEME ANNIVERSAIRE DE LA COMMUNE DE PARIS

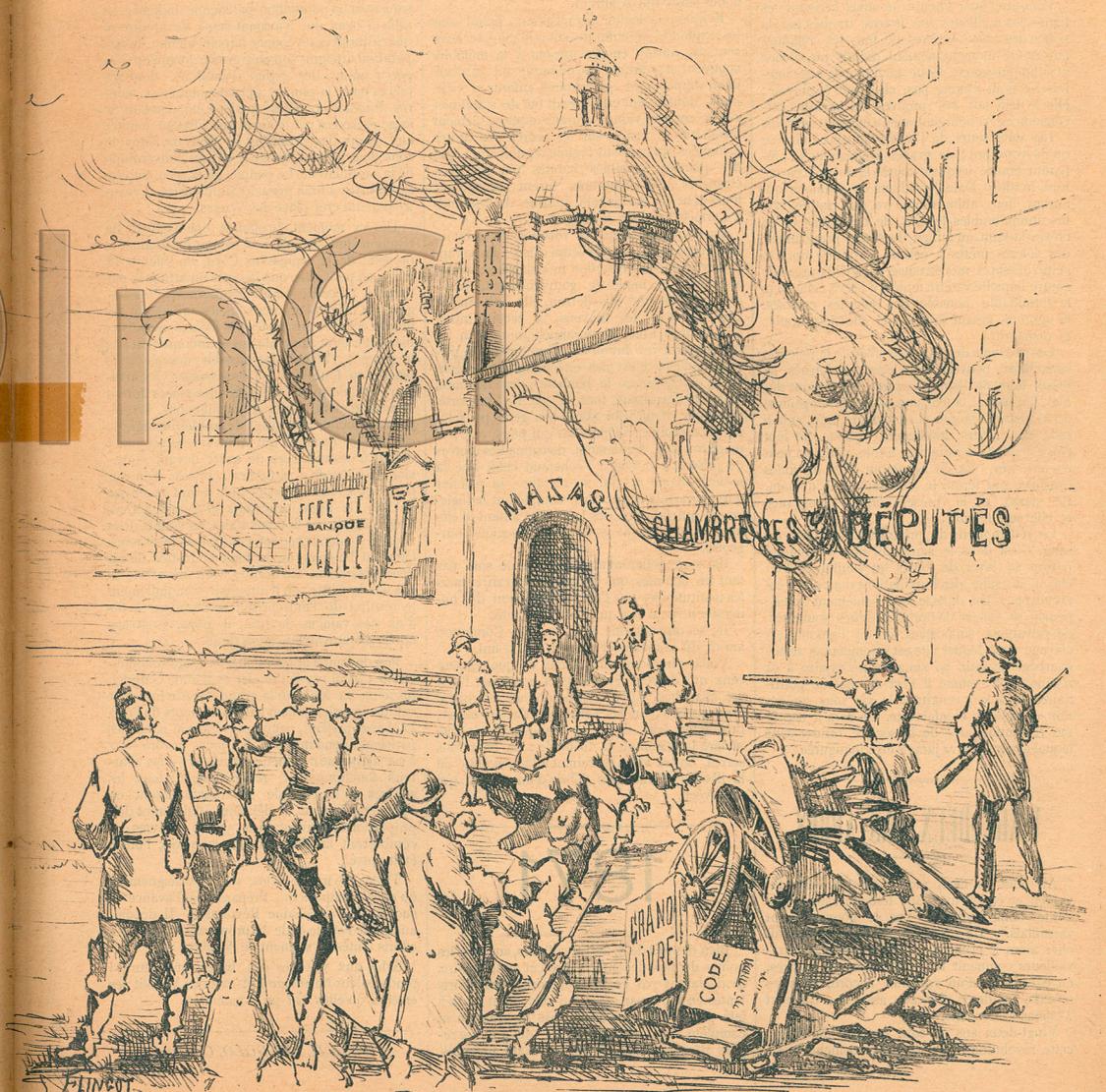
1871

18 MARS

189...



HIER



DEMAIN

dingote ou en blouse, sont nos ennemis au même titre.

Plus de maîtres, plus d'exploiteurs ! tel doit être le mot d'ordre du prochain 18 Mars.

SUR LA BRÈCHE

Aujourd'hui, 18 Mars, les travailleurs révolutionnaires du monde entier vont, dans les souvenirs sanglants qu'invocent cette date, à jamais inoubliable pour la classe prolétarienne, retremper l'énergie morale dont ils auront besoin pour vaincre dans la lutte qui approche.

Le télégraphe nous a annoncé ce qu'ont projeté les camarades en commémoration de cet anniversaire. Dans ce coudoiement de milliers d'êtres qui raisonnent, d'exploités las de l'être, d'esclaves fatigués d'être opprimés, l'idée de révolte ne peut que se fortifier davantage et rendre plus inébranlable encore la foi en l'avenir.

Peut-être qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, les meilleurs des nôtres, traqués par la police des basses-courbes de tous les régimes, auront été momentanément réduits au silence et à l'impuissance. Cette tactique de nos ennemis ne nous étonne pas, elle était à prévoir ; elle a déjà fait ses preuves en maintes circonstances ; la bourgeoisie en a été pour ses frais.

Les défenseurs de l'ordre peuvent faire ce qu'ils voudront ; de graves événements se préparent contre lesquels toutes leurs polices seront inutiles. Dans les milliers de réunions qui auront lieu aujourd'hui, va être ratifié, par les innombrables légions de deshérités et de crévés-la-faim, au milieu du sourd grondement des colères prêtes à éclater, l'arrêt de mort de cette infâme et monstrueuse société bourgeoise contre laquelle va être tentée, à brève échéance, la formidable poussée des peuples coalisés, le suprême assaut sous lequel elle doit crouler et disparaître.

Les cadavres des 35.000 fusillés de la réaction versaillaise peuvent, squelettes décharnés, se hisser hors de leurs charniers, ils verront défilé, imposante, la tête haute, l'armée vengeresse de la jeune génération. La haine qui anime tous ces cœurs, froidement résolus, ne fera place à aucun sentiment d'idiotie pitié, on peut en être sûr, car ce ne seront pas les âmes sensibles qui feront la Révolution de demain. Le passé et le présent crient vengeance et elle sera terrible.

La rédemption du prolétariat demande du sang. C'est dans le sang seul que l'humanité pourra se laver de toutes les souillures dont elle a été salie, des humiliations dont elle a été abreuvée. C'est dans le sang seulement qu'elle pourra se venger de tant d'iniquités souffertes, de privations supportées et de l'ignoble esclavage sous lequel elle est si longtemps restée courbée. Ce bain de sang est nécessaire à sa régénération comme il l'est au malade poitrinaire, qui se sent renaître à la vie sous son action chaude et bienfaisante. Ce sera le baptême révolutionnaire de la société future, sans lequel elle ne pourra jamais être inaugurée.

VINGT-DEUX ANS APRES

Au bout de deux mois de lutte, Paris fut vaincu et écrasé avec une férocité sans précédente dans l'histoire, par le gouvernement versaillais. Ce peuple généreux payait cher alors le crime d'avoir su montrer aux travailleurs comment fallait-il traiter ses maîtres, en exécutant, d'un commun accord, avec les soldats, les deux généraux assassins Clément Thomas et Lecointe.

Vingt-deux ans se sont écoulés depuis, et cette révolution, que le gouvernement du si-

nistre petit Thiers avait cru pour toujours vaincue, est plus vivante que jamais. La lumière a fini par percer les ténébres ; la vérité a pris le dessus ; les calomnies lancées sur les communards sont tombées. Le peuple a fini par s'apercevoir qu'il avait été encore une fois dupé, et la germination de l'idée que les brigands de la réaction n'ont pu détruire a été d'autant plus féconde qu'elle s'est opérée dans le sang.

Oui, les idées ont marché depuis. L'évolution a fait son chemin en dépit de la fusillade en masse et de la déportation. L'armée de la révolution a vu grossir ses rangs ; elle n'attend que le signal qui, dans un avenir très rapproché, donnera le branle et la portera à l'assaut de la société bourgeoise. Déjà, des milliers d'impatients ont engagé la lutte et meurent à petit feu dans les prisons ; d'autres ont succombés soit guillotins, pendus ou garrotés, ce qui prouve que la Commune de Paris, loin d'avoir fermé l'ère des révolutions, comme l'avaient crus, dans leur esprit étroit, les bourgeois de l'époque, crie vengeance, au contraire, partout où il y a un homme qui pense, partout où il y a des êtres qui souffrent.

Et quand la légion des miséreux, quand tous les exploités, las enfin de subir le joug, se lèveront, ils auront encore présent à la mémoire comment et pourquoi la Commune fut vaincue, ils se rappelleront que femmes, enfants et vieillards, dont le seul crime avait été de s'apitoyer sur le sort des vaincus, furent impitoyablement massacrés et fusillés sur les ordres des brutes galonnées du naissant régime républicain ; que des quartiers paisibles habités par des gens étrangers à la Commune, furent saccagés et fournirent un contingent énorme de victimes à l'armée assoiffée de vengeance.

Ils se rappelleront, les révoltés de demain, les fautes commises par leurs aînés ; ils se rappelleront que la révolution ne doit pas se borner à changer le mode de gouvernement, mais, que celui-ci, une fois détruit, elle doit empêcher, par tous les moyens, la reconstitution d'un nouvel Etat ; ils se rappelleront qu'on ne fait pas une révolution en décrétant, en légiférant ; que ce n'est pas en changeant la politique qu'on assure le bonheur des hommes, mais en détruisant tout ce qui s'y rapporte, depuis le clergé, qui abruti les gens pour les mieux exploiter ; le financier qui nous vole ; le magistrat qui, froidement, distribue des années de prison ou envoie à l'échafaud celui que la société affame et qui se révolte ; le policier qui nous arrête et qui, tous, complétant le législateur qui fabrique des lois, sont autant d'éléments qui forment le fond de la société bourgeoise.

Ils se rappelleront aussi que ce ne sont pas tant les hommes qui doivent disparaître, mais les institutions ; que l'affranchissement de l'humanité ne peut être qu'à ces conditions.

Ils se rappelleront enfin que la Commune aurait dû commencer par où elle a fini.

Voilà, vingt-deux ans après, ce que pensent ceux qui doivent reprendre et continuer l'œuvre ébauchée. Et ils sont nombreux, les gueux, les méprisés ; on les verra bientôt, en masse, proclamer leur droit au banquet de la vie, malgré la prison ou la fusillade ; en bataillons serrés, on les verra marchant à la conquête de la liberté, chariant les débris d'un monde qui aura vécu.

1871

Bien des fois déjà, les travailleurs, sur tous les points du monde, ont célébré cet anniversaire, se déclarant par ce fait solidaires des efforts tentés en 1871 par ceux qui relevèrent le défi jeté par Monsieur Thiers, cette incarnation si complète de la ténacité féroce, de la tuerie réglée par des plans de longue main préparés.

Le massacre qu'il a pu si bien mener à fin, était déjà conçu, par ce Torquemada moderne, lors de l'insurrection du 24 Juin 1848. Il voulait, à cette époque, sortir de Paris avec l'armée, livrant la ville à elle-même pour y rentrer peu après victorieux, par la force des armes. Par cette tactique, la destruction qu'il rêvait lui semblait plus facile, mais Cavaignac l'emporta, et le combat fut livré dans les rues mêmes de Paris. L'armée française d'alors, comme les soldats de 1871, se couvrit de gloire, tuant, massacrant, dans les caves des Tuileries, transformées en prison, où les braves gardes-nationaux de l'ordre sauvaient la société en fusillant, à bout portant, par les soupiraux, ceux qui réclamaient de l'air. Pendant les trois jours que dura la bataille, sept généraux périrent. En 71, pas un. A eux, les exemples profitent, ils ne recommencent pas deux fois le même mouvement.

Mais, néanmoins, en trois jours le peuple était vaincu. Arrestations, déportations, couronnées par un vote de l'Assemblée, qui déclara, comme en 1871, que l'armée française avait bien mérité de la Patrie.

Lorsqu'après le siège et l'issue de cette guerre sans nom, la population parisienne indignée se rallia à ceux qui n'avaient cessé de prédire ce qui clôturait cette époque napoléonienne, l'exaspération atteignit son paroxysme lorsqu'on s'aperçut qu'un des parcs d'artillerie, dont les pièces pour la plupart appartenaient aux fédérés, fondues qu'elles avaient été pendant le siège et payées par cotisations, allaient tomber aux mains des prussiens se trouvant dans la zone d'occupation assignée par les conventions de la capitulation. Le peuple, alors, s'en empara les traînant à bras jusqu'à Montmartre. Un autre parc fut créé place des Vosges.

Dès ce moment, le plan de campagne de la réaction était dressé. Les canons devenaient le prétexte de la répression. C'est, en effet, le 18 Mars, au petit jour, que la butte fut attaquée par l'armée, précédée par les gendarmes et les sergents de ville, incorporés sous les ordres du général Lecointe. Les postes des fédérés, surpris et bien inférieurs en nombre, n'abandonnèrent pas la place ; l'alarme fut aussitôt donnée et le peuple en foule vint à la rescousse ; les artilleurs qui devaient s'emparer des pièces furent immédiatement réduits à l'impuissance. Le général Lecointe, retrouvant devant les insurgés le courage et l'énergie qui firent si complètement défaut à ces traîneurs de sabre devant l'invasion, commanda, à plusieurs reprises : Feu sur la canaille ! aux soldats qui, levant la croix en l'air, le firent prisonnier et l'emmenèrent, accompagnés du flot populaire, au comité de la rue des Rosiers, avec son confrère en massacres, Clément Thomas, où la foule fit justice de ces deux misérables. Ce dernier avait été arrêté au bas de la butte, où il attendait tranquillement le résultat de l'entreprise ; reconnu par le fils d'un des vaincus de Juin, il paya, vingt ans après, sa dette aux insurgés de 48.

Peu de temps après la lutte sauvage commencée le 3 Avril par le premier exploit de Gallifet, jusqu'au 24 Mai, où la grande armée française campa victorieusement sur les hauteurs du Père-Lachaise, piétinant, pataugeant dans le sang des parisiens, pendant bien des jours encore — car c'est alors que commença la tuerie — les abattoirs fonctionnèrent régulièrement ; tous les squares de la capitale se transformèrent en charniers ; la peur, la délation, atteignirent des proportions épouvantables. 35.000 cadavres encombrèrent la ville. Encore une fois, l'ordre était sauvé !

Tirons de nos défaites, tout l'enseignement qu'elles comportent. Préparons à l'avance le succès de la prochaine Révolution. Il dépend autant de l'étude et de la propagande que des efforts tentés au moment de l'action.

Salut aux victimes des luttes antérieures ! rendons-leur hommage ! et mettons à profit les erreurs qu'elles ont pu commettre.